

Jean-Pierre Bernès : «Borges

Ami de Borges, dont il est devenu l'exégète passionné, Jean-Pierre Bernès a établi l'édition, pour la Pléiade, des *Œuvres complètes* du maître argentin, dont le deuxième et dernier volume paraît ce mois. Jean-Pierre Bernès se souvient ici de Borges et relit son œuvre.

propos recueillis par Gérard de Cortanze

L'amitié qui, depuis 1975, liait Jean-Pierre Bernès à Jorge Luis Borges le conduisit à entreprendre en 1984 l'édition des *Œuvres complètes* de ce dernier pour la collection la Pléiade. Le premier tome de cette édition est paru, avec le succès que l'on sait, en avril 1993. Ce volume, établi avec l'auteur, et conformément à ses vœux, a précédé l'édition espagnole, faisant ainsi œuvre de référence. Il rassemblait nombre de textes de jeunesse et s'arrêtait en 1952, année de publication de *Otras Inquisiciones*. Six ans après, paraît donc le deuxième et dernier tome des *Œuvres complètes* (1) de Jorge Luis Borges, qui commence avec *El Hacedor* (1960) et se termine par *La mémoire de Shakespeare*, dernière œuvre du maître argentin et qui parut après sa mort. Comme dans le premier tome, ce second est enrichi de nombreuses notices, notes et variantes qui sont le fruit d'un lent, méticuleux, patient travail de recherche. Aux grands textes que sont *Le Rapport de Brodie*, *L'Or des tigres*, *Le Livre de sable*, etc., Jean-Pierre Bernès, sous la dictée bienveillante de Borges, a adjoint des discours, des conférences, des préfaces dispersées, ainsi qu'une passionnante correspondance, qui donnent rien moins qu'une vision entièrement nouvelle de l'œuvre et de l'homme ; tout comme l'*Album Jorge Luis Borges*, dont l'iconographie a été choisie et commentée par le même Jean-Pierre Bernès. A l'occasion de la sortie simultanée de ces deux livres, nous avons interrogé l'exégète passionné. Il lève pour nous ici certains pans du voile, dresse un portrait juste et drôle d'un écrivain qu'on connaît si mal, tempère l'image monolithique et réductrice dont on affuble régulièrement l'œuvre de Borges. Lors de la sortie du premier tome des *Œuvres complètes*, Hector Bianciotti affirma que Jean-Pierre Bernès était à Borges ce que James Boswell est à Samuel Johnson : quel-qu'un sans qui Borges n'existerait pas dans sa totalité. Borges lui-même ne dit rien d'autre lorsqu'il confia un jour à son exégète et ami : « Jean-Pierre Bernès, je vous condamne à être la mémoire de Borges... »

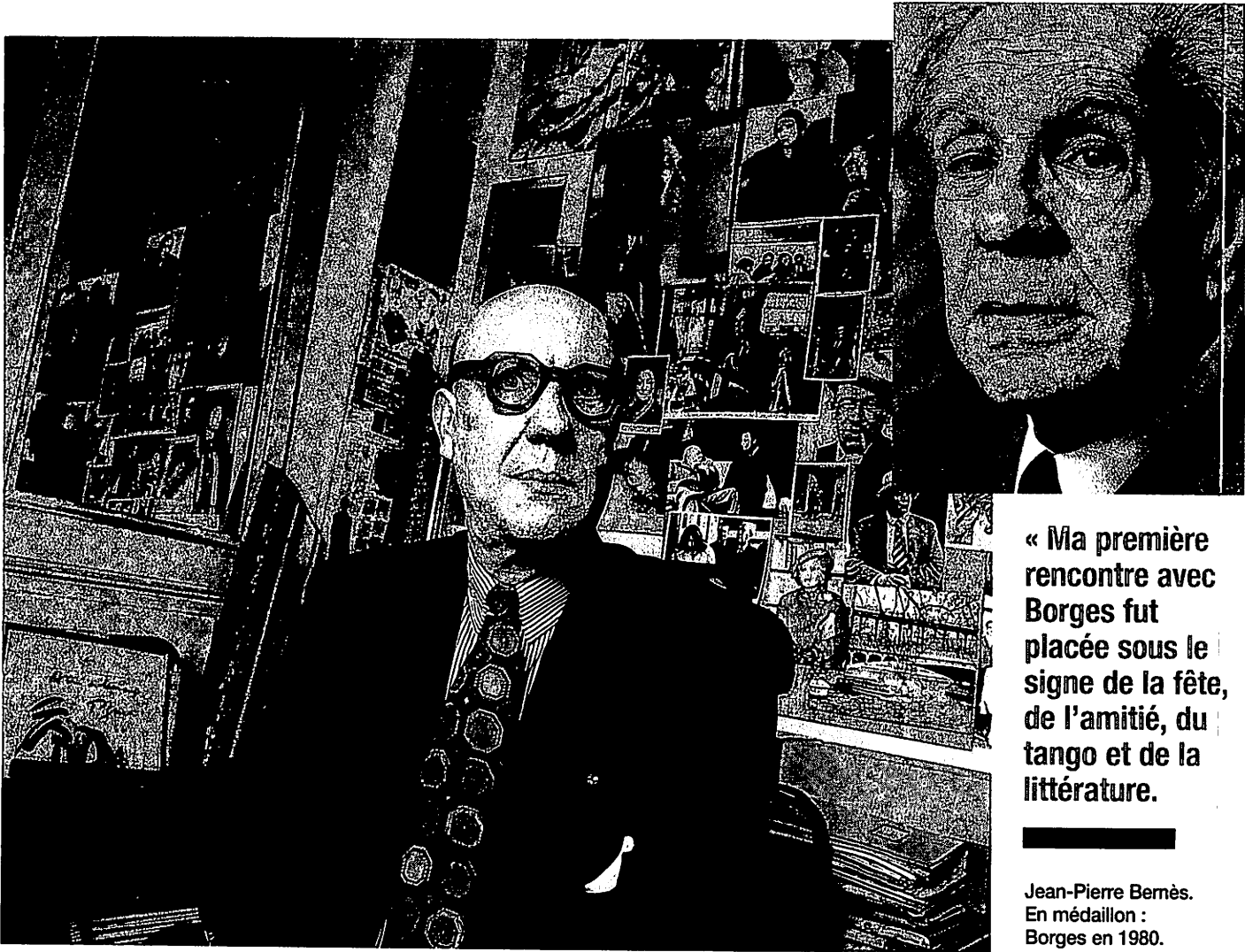
– Gérard de Cortanze. *Dans quelles conditions avez-vous rencontré Jorge Luis Borges ?*

– Jean-Pierre Bernès. Je venais d'arriver à Buenos Aires pour y occuper les fonctions d'attaché culturel à l'ambassade de France. Nous étions en septembre 1975. Je ne savais pas que Borges avait perdu sa mère en juillet. Il semblait terriblement déprimé. Une amie commune m'a invité dans sa propriété de Martinez, pour y fêter, comme chaque année, l'anniversaire de sa sœur cadette. Borges se rendait à cette soirée rituelle par tradition, ainsi que beaucoup d'écrivains de son groupe et de ses amis de la revue *Sur*. La soirée se termina par un affrontement entre les deux sœurs qui, de manière canaille, chantèrent des tangos. Je ramenai Borges chez lui. Nous ne parlâmes guère durant le trajet en voiture mais, peu avant de descendre, il me dit : « Vous vous souvenez de cette drôle de rime, "jusqu'au/Vasco" ? Retrouvez qui en est l'auteur puis revenez me voir. » Elle était de Mallarmé, poète qu'il n'appréciait que modérément. Cette première rencontre fut donc placée sous le signe de la fête, de l'amitié, du tango et de la littérature.

– Vous l'avez dès lors longuement fréquenté...

– Pendant deux ans, j'ai dîné avec Borges, plusieurs fois par semaine, chez Bioy Casares et Silvina Ocampo. Le menu était invariablement le même et chaque convive avait sa place rituellement attribuée. Bioy tournait le dos à la cheminée, Borges était à sa droite, Silvina à sa gauche et moi en face. Durant ces dîners, aussi drôles qu'interminables, il était impossible d'avoir une conversation à quatre. Borges ne sachant pas parler à plusieurs voix, nous pratiquions la conversation à deux. J'étais son voisin immédiat, et comme il était peut-être déjà légèrement fatigué des deux autres qu'il fréquentait depuis quarante ans, nous parlions souvent ensemble. Un des jeux favoris consistait à lâcher à *mezza voce*, le premier vers d'un poème que les quatre larrons récitaient en même temps, dans une espèce de concours que gagnait celui qui finissait le premier. Nos dialogues tournaient finalement toujours autour de la

ou le vieil anarchiste paisible»



« Ma première rencontre avec Borges fut placée sous le signe de la fête, de l'amitié, du tango et de la littérature. »

Jean-Pierre Bernès.
En médaillon :
Borges en 1980.

littérature, mais aussi, dans le même temps, de ragots sur l'histoire littéraire et ses protagonistes. Les écrivains n'étaient jamais désignés par leur vrai nom. Il y avait le « péroniste déçu », la « petite crotte », « David C ». J'avais l'impression d'avoir été jeté, par on ne sait quel coup de baguette magique, chez de vieux enfants terribles et pervers. Victoria Ocampo, la sœur de Silvina et la belle-sœur de Bioy, les appelle « le trio infernal » !

– *Vous vous souvenez de votre dernière rencontre avec Jorge Luis Borges ?*

– Avec une grande précision. C'était le 4 juin 1986, à Genève. Borges était encore dans la chambre de l'hôtel de L'Arbalète. Il est mort dix jours après. Ce 4 juin, nous avons travaillé d'une manière considérable et nous sentions très fatigués. Nous avons relu les traductions de ses œuvres. Borges choisissait

les versions proposées par Ibarra et par Caillois. Parfois, il me demandait de les compléter ou pour certaines de les refaire purement et simplement. Il assortissait sa lecture de notes orales que je transcrivais rageusement sur les livres des premières éditions que j'avais en main et qu'il finissait toujours par me dédicacer. Ce jour-là, je n'avais qu'un stylo à bille rouge : « Ça n'a pas d'importance, me dit-il, ce sera une signature de sang. » Au terme de cette journée harassante, il a refait toute l'histoire de la littérature universelle, en l'abordant par continent puis par pays. Il choisit par ordre de préférence trois auteurs, précisant les raisons de son classement, justifiant davantage les absences que les présences. J'avais, modestement, l'impression d'assister au Jugement dernier ! Un Jugement dernier autoritaire, et dans une excitation qui était celle de la fin. Pour la France, il avait

mis en premier Montaigne, « caramba ! pour son sens de l'amitié ! », et en deuxième position Verlaine, « pour la musique ». Quant au troisième, commençant à s'amuser et à feindre de déraisonner, il sembla hésiter entre Boileau, « qui a donné directement Mallarmé », et Paul-Jean Toulet qu'il mettait au niveau des plus grands. Nous entrions dès lors dans l'équivoque, ce jeu qu'il a toujours cultivé.

– *Ce goût pour la tricherie était sa façon à lui de chercher la vérité ?*

– Sans aucun doute. Tout le charme de cette relation privée résidait dans son incroyable et perpétuel besoin de jouer. Il y avait une grande gaieté, Borges éclatait de rire, pouffait, cherchait toujours à faire des bons mots. Il arrêta son tour du monde des littératures sur une phrase dont je ne compris pas immédiatement le sens : « Maintenant, c'est terminé – oui, c'est terminé. » Je ne savais pas qu'il répétait une phrase prononcée plus de douze siècles auparavant par Bède le Vénérable à son scribe, alors qu'il finissait de lui dicter sa traduction en saxon de l'Évangile

de saint Jean. Borges relate cet épisode dans son *Essai sur les littératures médiévales germaniques*. En me répétant mot pour mot ce que le célèbre moine dit à son scribe juste avant de mourir, Borges préparait sa propre mort. Lorsque rétrospectivement je mis bout à bout tous les titres des œuvres qu'il m'avait demandé de lui lire durant ces derniers mois, je m'aperçus qu'elles rapportaient toutes des morts littéraires. Il avait voulu que je lui lise le dernier chapitre de *Don Quichotte*, en ajoutant : « Il faut que je réécrive ce dernier chapitre. » Peut-être pensait-il alors, en donnant un peu plus de vie à Don Quijote, rallonger sa propre vie... Il me fit aussi relire *Les derniers jours d'Emmanuel Kant* de De Quincey dans la traduction de Marcel Schwob. J'ai aujourd'hui la certitude qu'il se préparait à sa mort par une sorte d'imitation des morts littéraires qui l'avaient précédé. D'ailleurs, sa grande préoccupation du moment pouvait se résumer à ces mots qu'il répétait très souvent : « Je ne sais pas dans quelle langue je vais mourir. »

– *Vous publiez aujourd'hui le Tome II des Œuvres complètes de Borges, or ce concept d'« Œuvres complètes » apparaît déjà en 1954...*

– Il n'y aura pas de troisième tome bien que le terme d'Œuvres complètes pourrait en exiger un. Les premières

Œuvres complètes sont établies par Borges lui-même afin de vouer aux flammes des tas de textes et en particulier les œuvres de jeunesse dont il veut se débarrasser, et ainsi faire oublier ses débuts. Dans un deuxième temps, il publie son *Anthologie personnelle* suivie rapidement de *Autre anthologie personnelle*. Il veut alors regrouper dans un ensemble cohérent ce qu'il souhaite conserver. En 1974 enfin, il décide de publier de nouvelles *Œuvres complètes*, en un gros volume, parce qu'il est, affirme-t-il, « frustré de ne pas avoir écrit l'œuvre qui l'identifierait », l'œuvre unique. Il n'a pas écrit *Don Quichotte*, il n'a pas écrit *La Divine comédie*, mais des livres qui forment une œuvre. Ce gros livre est la preuve qu'il a fait un livre. Il n'ira pas plus loin, en espagnol, que cette édition de 1974. Il le dédie à sa mère, il peut le lui montrer et déclarer : « Voilà la preuve, voilà mon livre. »

– *Et la Pléiade, donc ?*

– Lorsqu'on lui propose de publier ses Œuvres complètes en Pléiade, il est enchanté parce qu'il sait qu'il va délimiter, pour la dernière fois, ce qu'il souhaite que l'on conserve comme Œuvres complètes de Borges. Même l'édition en langue espagnole devra partir de cette édition en français. Pourquoi la Pléiade ? Tout d'abord, parce qu'elle lui donne l'occasion, comme il dit, « de se coudeyer avec Montaigne ». Ensuite parce qu'il est pris dans un contexte d'écrivains en totale conformité avec sa vision de la littérature universelle. Dans cette ultime anthologie sont publiées les œuvres dans lesquelles il se reconnaît, auxquelles il s'identifie, à partir desquelles il veut être jugé. Il souhaite une édition chronologique. Étroitement associé à ce projet, il en donne les contours, il instaure un ordre, il place dans les marges des textes canoniques les œuvres mineures qui les éclairent, les complètent, les prolongent.

– *Le texte et la marge du texte, c'est une de ses constantes.*

– Absolument. Les textes et leurs marges constituent un ensemble qu'il considère comme ses Œuvres complètes. Dans le premier Tome, par exemple, il accepte de récupérer beaucoup de ses textes de jeunesse parce qu'il se rend compte que ses reniements sont exagérés et qu'ils peuvent malgré tout aider à la compréhension de l'œuvre. Il me dit souvent à cette époque : « Je me résigne à la publication mais pas à la lecture. » Dans le Tome II, Borges a souhaité rajouter plusieurs sections : discours, conférences, hommages rendus. On peut également lire de très passionnants textes de remerciements dans lesquels il se justifie et, dans une certaine mesure – lui qui est tellement soucieux de ne rien expliquer, de ne rien dire et de ne jamais se plaindre –, peut parler de lui. Ainsi, laisse-t-il entrevoir dans ces textes « marginaux » des choses plus personnelles qu'il est heureux de faire partager. En constatant avec surprise que les Œuvres complètes de Kafka publiées en Pléiade comprenaient des pages consacrées à la correspon-



GLOIRE. Borges en fut couvert, boussière nefaste qui cacha bien souvent l'œuvre : « En littérature, cette caducité finale est encore plus notoire. Le Quichotte – m'a dit Ménard – fut avant tout un livre agréable ; maintenant il est un prétexte à toasts patriotiques, à superbe grammaticale, à éditions de luxe indécentes. La gloire est une incompréhension, peut-être la pire. »



PEPE FERNANDEZ

dance, il souhaite qu'un choix de ses lettres, écrites entre 1919 et 1926, figurent dans ce Tome II. Elles nous dévoilent un Borges très différent de l'image qu'on avait de lui : guère chaleureuse, toujours problématique – celle d'un intellectuel glacé. En manifestant cette exigence Borges voulait ainsi nous indiquer dans quel contexte littéraire il était né, quelle pouvait être la genèse épistolaire d'une œuvre.

« A la fin de sa vie, Borges souhaitait réécrire les grands textes de la littérature universelle. »

Jean-Pierre Bernès
avec Borges
en février 1978.

– *Dans ce deuxième tome se dégage un Borges moins stéréotypé, plus humain...*

– Tel était mon projet. A la fin des années 50, Borges est en pleine maturité. Il a eu une vie dure, triste. Il est passé par des moments graves. Depuis 1955, il est aveugle. Avec la cécité, il découvre une écriture autre, une autre voie, mais surtout l'oralité. Il devient ce personnage qui se répand dans des conférences et des entretiens. Borges a beaucoup insisté pour que figure dans ce deuxième tome le cycle de conférences prononcées vers la fin des années 70 à Buenos Aires et intitulées *Sept nuits*. Leurs thèmes n'en sont pas nouveaux mais l'oralité leur donne une couleur nouvelle : la chaleur de la vie. J'ajouterai que cette voie laisse apparaître un style de plus en plus pur, dépouillé peu à peu de toutes les connotations baroques des débuts ultraïstes, de tous ces masques littéraires, d'une rhétorique qu'il juge désormais pesante. Ce qu'on entend dans ces conférences, c'est une voix plus intimiste et cela est très émouvant. Voyez les derniers recueils, *Le Chiffre*, *Les Conjurés*, ils nous donnent la certitude d'une humanité et d'une intimité grandissantes.

– *Cette simplicité grandissante est un élément essentiel dans l'évolution de l'œuvre ?*

– Certainement. Mais elle n'est qu'apparente. Elle est syntaxique et lexicographique, mais cependant chaque mot employé est lourd de toutes ses occurrences précédentes qui elles-mêmes répètent des pans entiers de la littérature universelle.

– *Ce deuxième tome commence avec L'Auteur et autres textes, c'est le grand retour de Borges à la poésie ?*

– En effet, cela fait trente ans qu'il n'a pas écrit de poésie. Jeune écrivain, sous l'influence de Macedonio Fernandez, il s'est intéressé à la philosophie, à la métaphysique, à l'essai ; il voulait choquer, il était très intellectuel, abstrait. Avec le temps qui passe, il découvre le monde fantastique et semble retrouver le désir de revenir à cette spontanéité des origines. Voilà de quoi est faite sa nouvelle poésie.

– *Dans la fameuse édition des Œuvres complètes publiée en Espagne chez Alianza dans*

les années 70, de nombreux textes avaient été retravaillés, pourquoi ?

– Borges va vers ce qu'il considère comme une simplification, une épure. Il rêve, à la fin de sa vie, d'écrire dans un système poétique complètement débarrassé des circonstances qui l'ont vu naître. Il va à l'essentiel. Et il est très émouvant d'entendre cette voix dernière, autorisée, motivée par une grande solitude et une cécité accablante qu'il feint de considérer comme un lent crépuscule qui ne l'ébranle pas. Enfin, ajoutons à cela un désir réel d'aller vers cet autrui que lui ont fait connaître conférences et cours. On constate ici, avec beaucoup d'émotion, une humanisation progressive de Borges.

– *Cette littérature parlée est un genre littéraire nouveau ?*

– A partir de cette période, Borges parle tout le temps. Mais ses thèmes restent les mêmes. Jusqu'à la fin, il reste fidèle au conte fantastique puisque sa dernière œuvre, posthume, et qui figure dans ce Tome II, *La Mémoire de Shakespeare*, réunit quatre textes fantastiques. Il avait été certes tenté par le récit réaliste, totalement dépendant de l'histoire de l'Argentine (*Le Rapport de Brodie*), mais, dans *Le Livre de sable*, il revient au récit fantastique. Dans ces derniers textes, là encore, à l'image de sa poésie : une grande épure, une marche vers toujours plus de simplicité. A la fin de sa vie, il souhaitait, semble-t-il, vouloir réécrire les grands textes de la littérature universelle. Il rêvait d'écrire une fin à *La Divine comédie*, en précisant toutefois : « Cela devrait être très difficile, je me contenterai donc d'imaginer l'argument de l'argument qu'aurait pu trouver Dante. Il voulait aussi réécrire la fin du *Don Quichotte*, qui, cette fois, n'aurait pas été centré autour de la figure de Don Quijote mais de son modèle humain Alonso Quijano. Là encore, Borges cherche à humaniser l'archétype, à en faire cet homme de la Mancha, du début du XVII^e siècle.

– *Votre édition ne classe pas les œuvres par genres littéraires, cette classification avait un sens pour Borges ?*

– Aucun. Il ne voulait pas écrire de roman, car, disait-il, « je suis timide et me trouverais gêné devant tant de monde ». Il estimait que les romans étaient des « univers trop bondés », un peu comme *L'Enterrement du comte d'Orgaz*, cette toile du Greco dans laquelle il comptait « trop de présences inutiles ». C'est vrai, la forme lui importait peu. Ce qui était important, c'était l'idée qu'il avait trouvée, et qui pouvait devenir poème, conte, essai, et tous genres confondus. C'est pour cela que j'estime qu'une édition de son œuvre qui sépare les genres, comme celle qui est publiée en Grande-Bretagne, ne se justifie pas dans son système. D'ailleurs, il suffit de se pencher sur les premiers textes de Borges : poèmes, on les retrouve fréquemment retranscrits en prose. Ce qui pour lui est le plus important, ce n'est pas la

métrique apparente mais l'accentuation musicale du texte. Il lui faut, à l'intérieur même du texte, des accents musicaux. Borges était un musicien qui ne connaissait pas la musique, bien qu'il ait écrit un poème à la gloire de Brahms. Mais il entendait mieux que quiconque la musique des mots.

- A lire les textes de Borges annotés, présentés, et souvent traduits par vous, j'ai l'intime conviction que Borges reste à découvrir...

- On a trop souvent voulu faire de lui un spécialiste, un homme abstrait, une belle architecture réussie. Roger Caillois est en partie responsable de cette vision déformée. Il a refusé de traduire *Fervor de Buenos Aires* parce qu'il y détectait trop d'argentinisme. *Evaristo Carriego* fut publié aux éditions du Seuil, parce que le même Caillois trouvait que ce livre relevait de la littérature des faubourgs (de Buenos Aires), et n'avait rien à voir avec l'idée qu'il se faisait de Borges. Caillois n'a pas voulu comprendre que cette

œuvre ne peut s'expliquer sans la profonde argentinisme qui la fait exister. Mais une argentinisme qui est avant tout celle de la dimension géographique infinie de ce pays. Il y a dans l'infini de Borges quelque chose de l'infini de la Pampa. Il y a ce vertige de la Pampa que Borges devait retrouver par la suite dans la belle définition de Drieu La Rochelle : « un vertige horizontal ». Mais Borges n'opposait pas cet infini à la ville qui le fascinait : il voyait, au contraire, dans cette géographie, le centre et les marges. Cette marginalité qu'il a toujours recherchée - littéraire et sociale. Ne l'oubliez pas, ses meilleurs amis, lors de son initiation madrilène autour de la Puerta del Sol, étaient des gens de la bohème la plus dure : Pedro Garfias et surtout Pedro Luis de Galvez étaient de réels brigands. Borges est certes l'homme d'un centre secret qui est au centre d'un labyrinthe, mais il adore aussi les marges qui sont à la périphérie de ce labyrinthe. Rechercher les deux choses à la fois : voilà sa richesse et sa complexité.

- Borges est très lié à sa famille. Elle le structure ?

- Borges est lié à une famille dont l'histoire s'identifie avec la jeune histoire de l'Argentine : l'Indépendance, les guerres civiles, la conquête du désert contre les Indiens. Il a de plus la chance de compter parmi ses ancêtres deux personnages qui sont devenus objets d'études. Deux livres, en particulier, le fascinaient : *Siluetas militares*,

dans lequel apparaît son grand-père Suares ; et un autre qui fait de son grand-père Borges un héros national. Il s'identifiait d'autant plus à cette lignée qu'il n'avait pas de descendance. Sa descendance, il la trouvait derrière lui. Les Borges se considéraient comme de vieux créoles, des Argentins aux racines profondes. Il y a chez Borges, un culte profond pour la généalogie. L'album Gallimard publie un arbre généalogique fait par la sœur de Borges. Si nous ne l'arrêtons pas, Borges était capable de nous révéler une généalogie familiale qui remonte en ligne directe aux premiers rois d'Espagne et au dieu Thor ! Borges cherchait ses racines. Ainsi, quand il s'identifie à la littérature anglo-saxonne, c'est parce qu'il y retrouve les traces de sa grand-mère anglaise dont la famille venait des pays du nord. On voit Borges faire de constantes références au jeune Adam, qu'il appelle « Adam le rouge, l'Adam d'argile ». Cette façon de remonter sans cesse au paradis perdu relève d'un besoin généalogique identitaire.

- On a aussi beaucoup parlé de sa mère...

- C'était une femme d'autorité qui a eu une grande importance dans la vie de Borges. On parle beaucoup moins, à mon sens, de quelqu'un qui a joué un rôle primordial : son père. Un homme tellement discret dont le rêve était d'être anonyme. C'était un anarchiste, et Borges a conservé beaucoup de l'anarchisme paternel. Il fut également très marqué par sa grand-mère maternelle qui était une femme à la destinée un peu aventureuse. Elle était arrivée avec son père en Argentine où elle s'était installée. C'était une personne qui venait d'Europe et dans son sillage, toute une littérature nouvelle. Grâce à elle, Borges reçoit la Bible presbytérienne, la langue maternelle, des lectures particulières, en un mot, un autre imaginaire. Sa famille argentine créole n'étant pas cultivée, Borges va immédiatement s'identifier à son père et à sa grand-mère.

- Vous évoquez dans votre texte de présentation le culte de l'amitié, chez Borges, et son « cœur d'artichaut », pourquoi ?

- Le culte de l'amitié est quelque chose de très important chez Borges. La racine de cette croyance remonte à mon sens à la découverte par Borges d'un livre - offert par sa mère pour son douzième anniversaire - dans lequel on voit le colonel Suares et son grand ami combattre côte à côte, à la vie à la mort, dans les guerres d'Indépendance. Borges, qui croyait avoir trouvé en Espagne, en la personne de Sureda, un ami véritable, ne cessera de chercher un alter ego, c'est-à-dire quelqu'un avec qui il aurait pu écrire une œuvre. Bien sûr, d'aucuns penseront à Bioy Casares. Je crois que la relation était d'un autre ordre. Quant au « cœur d'artichaut », c'est une expression employée par Silvina Ocampo pour qualifier Borges. Borges a passé sa vie à être amoureux, je pense même très très souvent à être amoureux de l'amour. L'âge venant, il a été entouré d'un essaim



DOSSIER. Une enquête publiée dans la revue argentine *Latitud*, en février 1945, demande : « Quelle est votre plus grande ambition littéraire ? » Réponse de Borges : « Ecrire un livre, un chapitre, une page, un paragraphe, qui soit tout pour tous les hommes ; (...) qui n'ait rien à voir avec mes aversions, mes préférences, mes habitudes ; qui ne fasse même pas allusion à ce perpétuel J.L. Borges. (...) »



PEPE FERNANDEZ

« Borges n'imagine pas d'autre existence que l'écriture. L'écriture, c'est sa vie, sa seule réalité. »

Jean-Pierre Bernès
avec Borges
en février 1978.

de jeunes femmes, avec qui il a écrit, qui étaient pour lui des collaboratrices de passage, et qui trouvaient peut-être dans son sillage un écho de sa gloire. Borges resta toujours amoureux et toujours malheureux en amour.

– *Comment interprétez-vous cette phrase de Borges qui parle d'une œuvre dans laquelle « chaque ligne du texte serait écrite pour satisfaire à l'urgence du jour » ?*

– Il faut comprendre qu'en fait, il n' imagine pas d'autre existence que l'écriture. L'écriture, c'est sa vie, sa seule réalité. C'est étrange, tout, et de manière à la fin très obsessionnelle, tout, chez lui sort de l'écriture et retourne à l'écriture. Borges dit :

« Tout sort d'un livre, et tout finit dans un livre. » Sa propre vie est calquée sur les livres. L'acte d'écrire, indissociable de l'acte de lire, est, en quelque sorte, la réécriture de lectures nombreuses. J'ai eu, grâce à l'amitié de Maria Kodama, le plaisir d'avoir accès à sa bibliothèque, du moins ce qui en est conservé, car beaucoup de ses livres ont été dispersés. Lorsque Borges s'est rendu compte qu'il ne voyait plus, il a perdu nombre de ses ouvrages sur les rayonnages de la bibliothèque nationale de Buenos Aires afin qu'on ne les identifie pas et peut-être qu'on ne les retrouve jamais. Il souhaitait que ses livres partent dans l'anonymat, soient dispersés dans le labyrinthe de cette bibliothèque dont il était à l'époque le directeur. On trouve cependant, dans sa merveilleuse bibliothèque, avant tout, nombre de grands classiques de littérature universelle, dans différentes éditions. Ce qui est passionnant, c'est de constater que ces ouvrages sont assortis de fragments de lectures dans les marges. Borges écrivait, et plus tard se faisait réécrire des fragments de lectures qu'il avait faites. Après en avoir découvert plusieurs, j'ai pu constater que son génie du fragment faisait de ce fragment un genre intermédiaire un peu bâtard entre la lecture passée et la réécriture future. Ces fragments, dégagés du contexte, sont en attente d'un nouveau contexte. Et on sent qu'ils sont là en attente d'un texte qui va les intégrer en faisant oublier le point de départ, et les réécrire. Je pense qu'en réalité, chez Borges, l'écriture est indissociable de la lecture. Ne dit-il pas d'ailleurs qu'il ne veut pas être retenu « comme un grand auteur mais comme un grand lecteur »... Ses lectures mettent en relief l'existence d'une bibliothèque infinie de plus en plus présente dans sa littérature. A mesure que son texte semble s'alléger, s'épurer, il devient en réalité de plus en plus plombé, de plus en plus lourd, étouffant. Ce qui est terrible pour le commentateur qui est lui-même prisonnier

d'un système de notations qui le condamne fatalement à sa propre répétition.

– *Y a-t-il dans ces deux tomes un texte auquel vous teniez particulièrement ?*

– Peut-être un peu dissimulées dans l'appareil critique, les deux premières paraboles écrites par Borges en 1919. Le lecteur aura le bonheur de découvrir deux courtes fictions marquées par l'emphase de l'expressionnisme et les réminiscences bibliques. On sait que le père de Borges lui donnait des leçons de philosophie durant lesquelles il s'exprimait en paraboles. Borges opère là une sorte de sacrilège en utilisant des schémas de l'écriture sacrée. Visiblement, il n'hésite pas à écrire comme le Créateur. Ce Créateur auquel nous envoie le titre *El hacedor*, qu'il faut absolument traduire par *Le Créateur*, celui du ciel et de la terre – Dieu lui-même. Sans doute s'agit-il là d'une des audaces suprêmes de Borges qui a senti que cette écriture était l'inverse du verbe qui s'est fait chair : la chair qui se fait verbe. Je mets en épigraphe de ma préface à ce deuxième Tome, un texte d'extrême jeunesse : « Je suis un dieu, je suis capable de créer la vie. » Lorsqu'on écrit cela vers 19-20 ans, on a déjà le sentiment d'une mission, d'une vocation, d'une écriture qui pèse son poids de sens. Cela vient peut-être du fait que son initiation à la lecture s'est faite à travers la Bible presbytérienne de sa grand-mère dans laquelle il a appris à lire... Peut-être pense-t-il qu'il y a là un modèle insurpassable qu'on peut toujours tenter de surpasser.

– *Vous pensez que Borges avait une haute idée de son œuvre et de lui-même ?*

– Une anecdote me donne un élément de réponse. Je lui ai posé un jour la question : « Puisque nous parlons de littérature espagnole, entre Cervantès et vous qui nommeriez-vous ? » Réponse de Borges : « Je crains que ce ne soit pas très encombré. » Pour être capable de tenir, même en plaisantant, ce genre de propos, je pense qu'il avait le sentiment très sûr de sa véritable place.

– *Si je vous demandais en une phrase de définir Borges ?*

– Borges m'a soufflé la seule définition qui convienne. Il se définissait lui-même, lors d'un de nos ultimes entretiens, au terme de son parcours, comme un « vieux poète anarchiste paisible ». Telle est l'image que je souhaiterais laisser de lui : avant tout un poète, toujours en révolte contre tout – mais paisible. □

(1) *Œuvres complètes*, Jorge Luis Borges. T. II. Edition établie, présentée et annotée par Jean-Pierre Bernès. Ed. Gallimard, Bib. de la Pléiade, paraît le 14 mai. Ce tome II contient : *L'Auteur. L'Autre, le même. Pour les six cordes. Eloge de l'ombre. Le Rapport de Brodie. L'Or des tigres. Préfaces. Avec une préface aux préfaces. Le Livre de sable. La Rose profonde. La Monnaie de fer. Histoire de la nuit. Sept nuits. Le chiffre. Neuf essais sur Dante. Atlas. Les Conjurés. La Mémoire de Shakespeare. « Correspondance », « Discours et conférences ».* L'album Borges est offert, du 14 au 31 mai, pour l'achat de trois volumes de la Pléiade.

Nancy Huston. Eric Chevillard. José Saramago. Francis Ponge. Louis Aragon. Charles Fourier

N° 376 MAI 1999 - 32 F

magazine littéraire

Jorge Luis

Borges

INÉDITS

Dialogue entre
Jorge Luis Borges
et Juan José Saer

«Le ciel est d'azur»
par Jorge Luis Borges

Panorama
des littératures
belges

Étonnants écrivains
à Saint-Malo

M 2049 - 376 - 32,00 F



Suisse : 10,10 FS - Belgique : 230 FB - Espagne : 900 PTAS - Italie : 10 100 L - G.B. : £ 4 - Allemagne : 11,50 DM - Canada : \$7,50 - Maroc : 50 DH - Autriche : 90 ATS

